

Mythe(s) littéraire(s) du/au XIX^e siècle

Roxane Petit-Rasselle

West Chester University of Pennsylvania

Le terme de « mythe littéraire » est souvent qualifié d'oxymorique de par la prétendue contradiction entre le mythe et le littéraire : le premier est connu pour son pouvoir fondateur, son caractère étiologique, sa fonction socio-religieuse, son oralité et son public collectif tandis que le second est profane, rationnel, tenu pour fictif, écrit et s'adresse à un public atomisé. Longtemps étudié, toujours revisité, le mythe littéraire est porteur d'une multitude de définitions, qui varient selon les approches, telles que l'anthropologie, la psychanalyse, la mythocritique, la mythanalyse ou la sociologie. Il peut désigner la réécriture d'un

mythe fondateur; la dissémination d'un mythe antique dans le littéraire; une œuvre fictive qui serait une forme de vulgate, puisqu'elle a donné cours à une série de réécritures; un ensemble de textes — tout support confondu — qui découlent d'un même récit littéraire, formant ainsi un phénomène culturel; une figure politico-héroïque dont la renommée est perpétuée par la littérature; ou bien, comme l'écrit Pierre Brunel, « tout ce que la littérature a transformé en mythe » (1988, p. 14).

Plus que tout autre, le XIX^e siècle a engendré des phénomènes sociaux nés de romans comme *Notre-Dame de Paris* ou *Le Comte de Monte-Cristo*. Il a aussi accueilli de grandes figures historiques, telles que Napoléon, qui a inspiré nombre de romanciers, de peintres et de musiciens. Il a encore entretenu des mythes nés de l'Ancien Régime ou de l'Antiquité. Il a su, enfin, mêler les codes mythiques pré-existants avec les siens pour fabriquer sa propre mythologie et sa propre littérature. Issu du colloque de l'Association canadienne des études francophones du XIX^e siècle (ACEF XIX) qui fut tenu à Montréal en juin 2010, ce dossier propose une réflexion sur les mythes littéraires dans leur sens le plus large, à savoir des mythes qui sont (re-)produits dans et par la littérature. Il s'intéresse notamment au mythe comme figure historique, comme divinité antique ou comme objectif d'écriture.

La figure historique suppose un personnage mythisé par l'écrit où elle voyage librement, toujours semblable et toujours renouvelée. Marie-Catherine Huet-Brichard suggère qu'elle devient mythe littéraire en s'arrachant à l'histoire pour être reconstruite comme personnage héroïque : « événements historiques et biographiques sont remodelés selon des processus de symbolisation qui les enchaînent en des séquences qui leur

donnent sens et qui sous-tendent des structures archétypales d'ordre mythique » (2001, p. 32). Ainsi Napoléon raconté par Balzac, Chateaubriand, Hugo, Musset, Nerval et Stendhal comme un nouveau Prométhée ou une figure christique. Plus précisément, la biographie du personnage doit fournir des zones d'ombre qui puissent être réinvesties par l'imaginaire, la syntaxe et la symbolique mythiques. En ce sens, la mort donne souvent cours au mythe, transformant en destin la vie d'un personnage. Mais si celui-ci semble nécessaire à l'Histoire, comme Clovis fondateur de la monarchie chrétienne française, ou si les événements jalonnant son existence coïncident avec des croyances religieuses, comme la naissance de Louis XIV qui parut tenir du miracle, le mythe peut tout autant surgir. L'essentiel est que la figure historique soit simplifiée et amplifiée, et qu'elle réponde aux attentes du psychisme collectif. Ce processus de simplification et d'amplification peut être l'œuvre de la postérité, mais il est souvent issu de la propagande mise en place par le personnage historique même. Il suffit qu'il fasse appel aux arts pour être simplifié, recréé et répété, en somme, pour devenir mythe plutôt que symbole, le mythe usant de l'imaginaire alors que le symbole respecte l'identité historique. Ainsi Napoléon qui orchestra sa propre mythification, brouillant les pistes du réel avec de multiples représentations textuelles (tout support confondu), claires et faciles à se rappeler (Ferrier-Caverivière, 1988, p. 604-607). Il est à noter, cependant, qu'au lieu de participer à l'élaboration du mythe, la littérature peut tout aussi bien enregistrer ce que la conscience collective a déjà mythifié. Elle peut encore, par une stratégie calculée, utiliser la fascination pré-existante du public pour mieux l'« accrocher » ou pour simplement ré-enchanter un monde de platitude. En ce cas, elle perpétue le mythe héroïque.

Le mythe antique peut être envisagé comme substrat syntaxique ou symbolique dans son texte-hôte. Non seulement cette supposition place le mythe en amont de la littérature, puisqu'il est hypotexte, mais elle implique aussi une structure et un code rigides, malgré des séries de dé-contextualisations et de re-contextualisations. L'immutabilité syntaxique et sémantique du mythe semble improbable, d'abord parce que sa structure, brève et sans détour psychologique, se voit relayée par la poésie lyrique et les développements du genre romanesque. Seul, le théâtre serait à même de recevoir le mythe, parce que ses scénarios brefs et concentrés se rapprochent de la *taxis* aristotélicienne et donc du genre narratif propre aux récits primordiaux. Ensuite, parce que le passage du mythe dans différents supports appauvrit son code, laissant dans l'ombre une multitude de symboles et, avec eux, la fonction du mythe en tant que *Logos spermatikos* ou Verbe fécondant. Avec le temps, le mythe est devenu une icône, voire une enseigne, un sigle, que chaque texte-hôte modèle à son image et façonne selon son public. La déperdition de sens — d'aucuns préféreront évoquer la variation de sens — est donc liée non seulement aux différentes consciences créatrices et à leur traitement du mythe, mais aussi au contexte d'accueil, avec sa culture et sa disposition mentale. Il n'est plus à prouver que les systèmes de valeurs et les intentions des Anciens sont sinon perdus du moins difficiles à percevoir à travers l'épaisseur du temps. Ainsi, comme le rappellent Frédéric Monneyron et Joël Thomas, la symbolique des nombres, les codages botaniques et zodiacaux aujourd'hui indéchiffrables (2002, p. 109-110).

Que la stratégie textuelle use du mythe pour son code et pour la fascination qu'il exerce, ou bien que le littéraire libère des images mythiques, ou encore qu'il produise un mythe moderne,

littéraire ou héroïque, bref, que le mythe soit figure historique, nouveau-né ou antique, peut-il « parler » à son public? Évoluant au gré des changements socio-politico-historiques, la disposition mentale du public coïncide ou non avec les codes mythiques qu'on lui propose et détermine le statut d'une œuvre, si elle reste dans le domaine du littéraire ou si elle se mue en mythe. Autant dire qu'un auteur ne sait jamais s'il est en passe de créer un mythe littéraire. En dépit d'une déperdition de sens et d'un public toujours changeant, les traces des mythes fondateurs restent présentes à divers niveaux : dans l'imaginaire, dans l'inconscient, dans le langage et dans le paysage culturel du contexte d'accueil. Aussi, comme le montreront les études qui suivent, le mythe peut-il atteindre le public et répondre à sa soif de fascination, d'absolus et d'idéaux dans un dix-neuvième siècle en voie de désacralisation. Certes, on pourra évoquer la résurgence des croyances et pratiques religieuses sous la Restauration, le rapprochement du régime de Louis-Philippe avec l'Église, la religiosité de Chateaubriand, les néo-catholiques comme Ballanche et Lamennais, ou le courant de la démocratie religieuse inspirée par Pierre Leroux et perpétuée par George Sand. Mais ce serait ignorer les pratiques religieuses en déshérence depuis 1789, l'anticléricalisme souvent vindicatif qui marque le siècle, le mouvement des Idéologues et leur influence, l'esprit voltairien des étudiants sous la Restauration, le succès du Saint-Simonisme, le Transformisme de Lamarck et de Saint-Hilaire, l'action révolutionnaire et socialiste de Blanqui, dont la formule « Ni Dieu ni Maître » nous est restée, le Scientisme, le Naturalisme, etc.

C'est donc dans cette société, marquée à la fois par un détachement de la spiritualité chrétienne et par la médiocrité bourgeoise, que des auteurs comme Dumas, Hugo, Lamartine,

Lorrain, Maistre, Rachilde et Vigny vont user de mythes antiques sous forme de motifs, de stéréotypes ou de simple références, tandis que naîtront des mythes modernes héroïques, auxquels contribueront Balzac, Chateaubriand, Hugo, Musset, Nerval, Stendhal, déjà cités, et des mythes modernes dont la renommée dépasse celle de leur auteur, comme *Les Trois Mousquetaires* et *Les Misérables*. Prenant pour objets d'étude cinq romans romantiques, populaires, réalistes ou naturalistes, les articles qui constituent ce dossier examinent la relation du mythe au genre littéraire, comment il devient outil d'écriture, l'ambition d'un auteur ou sa tentation.

Bibliographie

- BRUNEL, Pierre. (1988), « Préface », dans P. Brunel (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Éditions du Rocher, p. 7-15.
- CARRON, Jean-Claude. (2000), *La France de 1815 à 1848*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus ».
- FERRIER-CAVERIVIÈRE, Nicole. (1988), « Figures historiques et figures mytiques », dans Pierre Brunel (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Éditions du Rocher, p. 603-611.
- HUET-BRICHARD, Marie-Catherine. (2001), *Littérature et mythe*, Paris, Hachette, coll. « Contours littéraires ».
- MONNEYRON, Frédéric et Joël THOMAS. (2002), *Mythes et littérature*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- PESSIN, Alain. (1992), *Le Mythe du peuple et la société française du XIX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologie aujourd'hui ».